

# LA MEILLEURE RELIGION

EST D'ÊTRE HONNÊTE HOMME

ET DE NE FAIRE TORT A PERSONNE.

« Laissez-moi tranquille, je suis honnête homme, et la meilleure religion est de ne faire tort à personne. »

Telle était la réponse que m'avait déjà faite plusieurs fois M. S\*\*\*, un de mes voisins, lorsque j'avais voulu tenter de lier avec lui une conversation sérieuse ; et hier encore, quand je lui présentai un livre intitulé : *Vérité de la religion chrétienne*, il me dit presque avec mauvaise humeur : « Laissez-moi tranquille, je suis honnête homme, et la meilleure religion c'est de ne faire tort à personne. »

— Eh bien ! lui répondis-je, j'accepte pour vraies les paroles que vous venez de prononcer, et je vous demande de m'écouter quelques instants avec patience ; ce sera pour la dernière fois si vous voulez, mais je vous en prie, accordez-moi encore un quart d'heure d'attention. Si la meilleure religion est d'être honnête homme et de ne faire tort à personne, la plus mauvaise sera sans doute de ne pas être honnête homme et de faire tort à quelqu'un ; si celui qui se conduit d'après la première mérite une récompense, vous conviendrez aussi que celui qui marche selon la seconde mérite une punition. Eh bien !

partons de là, et voyons, d'après cette religion, ce que vous-même, mon cher ami, vous pouvez espérer ou craindre.

La meilleure religion est d'être honnête homme et de ne faire tort à personne, dites-vous. Remarquez d'abord que cette religion est bien la plus facile, car elle n'impose aucune obligation envers Dieu ; il n'entre dans cette expression, être honnête homme (du moins d'après le sens qu'on lui donne habituellement dans le monde), il n'entre aucune idée d'amour pour le Créateur, aucune idée d'adoration, de culte, de prière ; ainsi cette religion nous délivre du devoir le plus pénible à nos goûts naturels : l'amour et l'adoration du Seigneur. Observez encore que dans ces paroles, être honnête homme et ne faire tort à personne, il n'est pas non plus question de nos devoirs envers nous-mêmes : devoirs de pureté, de chasteté, de tempérance, de travail, de patience ; ainsi nous pourrons suivre librement nos penchants et nos passions, et cependant être encore de la meilleure religion, qui consiste à être honnête homme et à ne faire tort à personne. Ce n'est pas que je veuille condamner votre religion, cher ami, je veux seulement vous montrer que, puisqu'elle ne nous impose aucune obligation ni envers Dieu, ni envers nous-mêmes, elle est certainement, de toutes les religions la plus facile à suivre. Ce n'est pas tout : cette religion d'honnêteté et de probité nous demande, il est vrai, la justice à l'égard de nos semblables ; mais elle ne nous prescrit pas l'amour, la charité envers eux ; nous pourrons donc, en nous renfermant dans nos droits, laisser souffrir les hommes malheureux, refuser une obole à un indigent, quelque soin à un malade, un service à un ami, et cependant ne faire de tort à personne. Ainsi, remarquez-le donc encore : une religion qui restreint nos devoirs envers notre prochain à une stricte justice, est certainement, de toutes les religions

existantes ou imaginables, la plus commode et la plus douce pour nous. D'après tout cela, je pense, mon cher ami, que vous conviendrez que si cette religion est suffisante, il faut au moins la suivre exactement, et que si elle ne demande que la probité, il faut que ce soit une entière, complète, inattaquable probité. Maintenant, posons cette règle sur notre vie, sur la vôtre et sur la mienne, et voyons si nous ne nous en sommes détournés ni à droite ni à gauche.

Ne faire tort à personne, ce n'est pas seulement ne pas ravir la vie à son semblable sur un grand chemin, ne pas dérober ses biens renfermés dans ses coffres-forts, ne pas attaquer son honneur en s'abstenant d'une calomnie ou d'un faux témoignage ; non, tout cela ne suffit pas. Pour ne faire réellement aucun tort à un homme, il faut encore s'interdire tout ce qui pourrait altérer sa santé, par quelque moyen que ce soit, tout ce qui lui ravirait une simple obole sous un prétexte quelconque, tout ce qui risquerait de ternir sa réputation de la tache la plus légère : pour être honnête homme et ne faire tort à personne, voilà ce qu'il faut faire ; l'avons-nous fait l'un et l'autre ?

Dans la conversation, de qui parlons-nous le plus souvent ? des absents ; et qu'en disons-nous ? du bien ou du mal ? Que rappelons-nous à ceux qui nous écoutent, leurs vertus ou leurs vices ? et lorsqu'une telle conversation est entamée, est-ce avec peine qu'elle se soutient, chacun n'a-t-il pas son mot à ajouter, son trait à lancer ? Et ces médisances répétées de bouche en bouche, dénaturées, grossies, ne font-elles tort à personne, n'ont-elles jamais fait perdre la protection d'un riche, ôté le travail à un ouvrier, brouillé des amis et des parents, excité des discordes, des haines, des vengeances ? Et qui les a prononcées, ces médisances ? Pour moi, cher ami, je ne décide rien ; mais je vous renvoie à votre conscience.

Le mensonge est-il bien rare dans la société? S'en rapporte-t-on volontiers à une personne qu'on peut supposer intéressée à cacher la vérité? Ne se fait-on jamais répéter par d'autres ce qu'un premier affirme? Ne veut-on jamais la garantie d'un écrit pour la sincérité d'une promesse, et cette garantie est-elle toujours suffisante? N'est-elle jamais suivie de contestations? Jamais ne s'élève-t-il des accusations de mauvaise foi? Se fait-on généralement scrupule de mentir pour favoriser ses intérêts, pour vendre et acheter, pour éviter un reproche, pour détourner une accusation, pour cacher une faute? Se fait-on scrupule d'altérer la vérité pour améliorer sa propre cause, pour se donner raison, pour flatter ses goûts, sa vanité, son orgueil? Je vous le demande, un mensonge en coûte-t-il beaucoup aux lèvres de l'homme de nos jours? Et toutes ces paroles fausses, ne font-elles aucun tort aux intérêts de personne? Et qui les a prononcées? Je ne décide rien, et je vous renvoie encore à votre conscience.

Dans un débat d'intérêt entre deux hommes, quand il y a doute ou équivoque, chacun ne prétend-il pas être lésé? tous deux ne jettent-ils pas les torts l'un sur l'autre, et cependant tous deux peuvent-ils avoir raison? Sont-ils rares, ces différends de commerce où l'on dit avoir été trompé? Est-il difficile de trouver des hommes disposés à altérer la marchandise, à donner un poids pour un autre, à exiger un prix au-dessus de la valeur réelle? Y a-t-il beaucoup de commerçants qui, si leurs noms n'ont pas retenti devant les tribunaux, puissent du moins nier avoir eu plus d'une fois des différends à vider avec d'autres hommes? Et un seul oserait-il dire avoir toujours eu raison dans ces débats? Quel chef et quel ouvrier, quel maître et quel serviteur pourrait dire, la main sur la conscience, qu'il a toujours été strictement équitable dans son salaire, dans son travail, et que jamais réclamation

ne s'éleva contre lui ? Dans tous ces débats, dont aucun homme ne peut se dire exempt, n'a-t-on jamais fait tort à personne ? et ce tort, qui l'a fait ? Pour moi, je ne prononce pas, je vous renvoie à votre conscience.

Quel est l'homme qui puisse dire n'avoir pas un seul ennemi sur cette terre ? ou du moins, quel est celui qui n'ait pas contre un de ses semblables quelque animosité, quelque jalousie, quelque haine ? Qui peut dire ne s'être jamais mis en colère contre son frère, et n'avoir jamais prononcé contre lui des injures, des imprécations, des malédictions ? Qui peut dire n'avoir jamais souhaité un revers, désiré une punition à celui dont il avait reçu une offense ? Et dans ces inimitiés, dans ces colères, dans ces injures, dans ces haines, qui peut dire avoir toujours eu le droit de son côté et n'avoir pas provoqué les torts de son adversaire ? Et tout cela ne fait-il tort à personne ? Et qui a eu ces torts ? Je ne prononce pas non plus ici ; mais je vous en conjure, cher ami, rentrez en vous-même et interrogez votre conscience.

Vous avez deux enfants. Dites-moi, ont-ils toujours été ce qu'ils auraient dû être ? Jeunes, ont-ils été obéissants ? plus âgés, ont-ils été respectueux ? hommes faits, ont-ils été reconnaissants ? Leur opiniâtreté, leurs paroles de mépris, leur abandon de votre personne, leur ingratitude, n'ont-ils jamais fait saigner votre cœur en secret et couler vos larmes dans la solitude ? Eh bien ! ce que vos enfants ont fait à cet égard, ne l'avez-vous jamais fait vous-même à l'égard de votre père et de votre mère ? N'avez-vous jamais entendu sortir de la bouche paternelle ces paroles si communes et si vraies : *Ce que tu fais à ton père, ton enfant te le fera ?* Et quand l'évènement a justifié la prédiction, quand vos enfants ont été désobéissants ou ingrats, n'avez-vous jamais été envers eux, dur, impérieux, plein de caprices, abusant de votre autorité, punissant par colère, vous vengeant sur eux plutôt que de les

corriger ? Comme enfant à l'égard de votre père, comme père à l'égard de vos enfants, n'avez-vous jamais eu ces torts ? Je ne prononce pas, je vous renvoie à votre conscience.

Je ne veux pas parler de ces pensées impures nourries dans le secret du cœur, de ces actions honteuses enveloppées dans les ténèbres, de cette vie plus ou moins licencieuse du jeune âge ; non, vous pourriez me répondre que cela ne fait tort à personne ; mais vos passions n'ont-elles jamais eu de complices ? vos plaisirs n'ont-ils jamais entraîné de victimes ? vos actions n'ont-elles jamais eu d'imitateurs ? enfin, pouvez-vous vous rendre le témoignage de n'avoir jamais, par vos incitations ou vos exemples, fait faire à d'autres un pas de plus dans le vice ? Des fautes de ce genre ne font-elles tort à personne et ne les avez-vous jamais commises ? Je ne prononce pas ; encore une fois, je vous renvoie à votre conscience.

Maintenant, puisque vous dites que la meilleure religion est d'être honnête homme et de ne faire tort à personne, demandez-vous sérieusement, votre vie passée devant les yeux, si vous n'êtes jamais tombé dans les fautes que je vous ai signalées, et si vous pouvez prétendre ainsi n'avoir réellement jamais fait aucun tort à personne ? Dans toute votre famille, dans tout le voisinage, nommez-moi les hommes qui peuvent se rendre un tel témoignage. Pensez-vous qu'ils soient nombreux, ceux qui peuvent dire n'avoir jamais prononcé une médisance, proféré un mensonge, froissé un intérêt ? Y en a-t-il vingt dans toute cette ville qui puissent affirmer avoir toujours honoré leurs pères et mères et n'avoir jamais été durs et injustes envers leurs enfants ? Y en a-t-il dix qui puissent se flatter d'avoir préservé leur vie de toute impureté, de toute faute dangereuse pour les autres, de tout mauvais exemple ? Y en a-t-il cinq ? y en a-t-il deux que vous puissiez nommer ? Y en a-t-il un seul qui

n'ait à se reprocher ni médisance, ni mensonge, ni injustice, ni désobéissance, ni dureté, ni impureté, ni mauvais exemple ? Y en a-t-il un seul ? qu'il se montre et qu'il le dise ! Celui-là est sans péché, il peut se présenter devant Dieu sans crainte ; celui-là peut dire qu'il est honnête homme et qu'il n'a fait tort à personne. Mais où est-il cet homme ? je l'ignore. Ce que je sais bien, c'est que ce n'est pas moi, cher ami, ce n'est pas moi ; ce que je sais bien, c'est que lorsque je fouille ma vie, j'y trouve mille taches, mille fautes, mille torts faits à mes frères, et que si je devais être jugé devant Dieu sur mon honnêteté, sur mon intégrité, je tremblerais de me voir condamner. Vous donc, cher ami, qui comme moi entendez dans votre conscience une voix qui vous crie : Tu n'es pas cet homme-là ; vous qui, sans doute, n'avez plus la prétention de n'avoir jamais fait tort à personne, acceptez donc le seul moyen de salut qui vous reste, le pardon de vos péchés par la foi en Jésus-Christ ; laissez aux hommes présomptueux leur propre justice, vous et moi nous avons besoin d'une autre voie pour arriver au salut ; venez, allons ensemble au livre de la Bonne-Nouvelle ; il vient nous apprendre que pour nous, qui reconnaissons nos fautes, il y a pardon par devers Dieu ; que pour nous, qui pleurons sur notre vie, nos péchés nous sont pardonnés, oubliés, effacés ; venez, montons ce Calvaire où le Fils de Dieu lui-même meurt sur une croix pour obtenir notre réconciliation avec lui-même.

Mais je crois deviner ce qui se passe dans votre esprit. Tout en avouant que vous êtes plus ou moins coupable des fautes que je vous ai signalées, vous refusez cependant encore votre adhésion au christianisme. Oui, pensez-vous, j'ai quelquefois fait tort à mes semblables par quelques médisances, par quelques mensonges, par ma colère et mes injustices ; mais aussi, je pense que Dieu ne me demandera pas compte de ces fautes légères et qu'il réservera

vera ses punitions pour les hommes vraiment criminels ; mais que pour moi, il me pardonnera. Il vous pardonnera, dites-vous ? mais où avez-vous vu que ce pardon vous fût promis ? quand votre conscience vous a-t-elle dit que telle ou telle faute ne fût pas punissable ? Oui, sans doute, elle a pu vous dire qu'un meurtre était une faute plus grave qu'un vol, qu'une calomnie était plus condamnable qu'une médisance. En un mot, elle a pu vous dire qu'il y avait des degrés de culpabilité ; mais quand votre conscience vous a-t-elle dit qu'une faute légère fût indifférente et pût être pardonnée ? Jamais ! Et si vous voulez l'interroger sérieusement, vous l'entendrez vous crier : A chaque faute, sa punition proportionnée, mais toujours sa punition. Le mal est toujours mal ; et si vous voulez interroger ensuite votre cœur avec sincérité, il vous dira que c'est lui et ses passions qui vous suggèrent ces espérances de pardon ; que c'est parce que la passion lui plaît et qu'il veut encore y tomber, qu'il cherche à vous séduire et à s'élever entre vous et votre conscience.

Mais devez-vous écouter une promesse d'indulgence et de pardon faite par la passion elle-même ? Non, puisque vous voulez la religion naturelle, c'est votre conscience qui doit être votre juge, et jamais vous n'y avez lu le mot de pardon. Le mot de pardon n'est écrit que dans la Parole de Dieu ; dans l'Évangile, ce pardon n'est offert qu'à la condition de la foi chrétienne ; et comme vous repoussez cette foi, ce pardon n'est pas pour vous, il n'est que pour ceux qui le réclament au nom du Christ. Soyez chrétien, et vous serez pardonné ; ou puisque vous voulez pour règle de conduite votre seule conscience, acceptez aussi votre conscience pour juge ; et je sais, oui, je sais que votre conscience vous condamne ; elle vous dit que cet homme qui a médit, c'est vous, que cet homme qui a prononcé le mensonge, c'est vous ; que cet homme qui n'a pas toujours été équitable, c'est vous ; que c'est vous qui avez désobéi à



votre père et à votre mère ; que c'est vous qui avez été dur, injuste, colère envers vos enfants ; que c'est vous qui avez donné plus d'un mauvais exemple ; oui, oui, je le sais, votre conscience vous condamne, et un jour vous rendrez compte à Celui qui a mis cette conscience en vous !

Choisissez donc, maintenant, de vous présenter devant Dieu, revêtu de votre justice, et votre conscience pour juge ; ou bien, en avouant vos iniquités, et Jésus pour avocat, demandant à son père le pardon de vos péchés, préparez-vous, si vous voulez, à venir devant le tribunal de votre Dieu au dernier jour pour lui dire : « Me voici, Seigneur, tu sais que j'ai fait le bien sur la terre, que j'ai toujours suivi les lois de ma conscience, que j'ai été honnête homme, et que jamais ! jamais ! je ne fis tort à personne ; donne-moi donc ton ciel en récompense. » Pour moi, cher ami, qui n'ai pas cette présomptueuse assurance, et qui, loin de croire que j'aie fait le bien, avoue qu'au contraire j'ai fait souvent le mal, et que si j'étais jugé selon mes mérites, je serais infailliblement condamné, j'aime mieux me présenter devant mon Père céleste et lui dire : « Me voici, Seigneur ; je l'avoue, je suis tout couvert de péchés ; j'ai violé les lois de ma conscience, transgressé celles de ta Parole, je ne mérite que ta colère ; mais voici, Seigneur, ton Fils est mort à ma place et a porté mes péchés, et il m'a dit que si je me confiais en lui je serais pardonné. Je me confie en lui, Seigneur, pardonne-moi donc et sauve-moi ; non pour mes mérites, mais pour les mérites de Christ ; non pour ma justice, mais pour la justice de ton Fils bien-aimé.

Cher lecteur, c'est par amour pour vous que j'ai tracé ces lignes ; si elles vous font penser qu'il y a une religion meilleure que celle de ces hommes qui prétendent avoir toujours été honnêtes et n'avoir jamais fait tort à personne ; et si elles vous engagent à aller chercher dans la

lecture de l'Évangile la foi en Jésus-Christ, qui seule peut vous sauver, je n'aurai pas perdu mon temps. Quant à mon ami S\*\*\*, si vous désirez connaître la suite de son histoire, je vous dirai que cet entretien, sans le convaincre pleinement de ses torts, lui donna cependant à réfléchir; que depuis ce jour il sentit comme un aiguillon dans son cœur qui ne lui laissa de repos ni jour ni nuit. Longtemps il s'efforça de l'arracher et de retrouver sa première sécurité; mais il le tenta en vain, jusqu'à ce qu'enfin, curieux de mieux connaître cette religion chrétienne dont on lui parlait depuis longtemps, il se mit à lire un Nouveau-Testament avec une sérieuse attention. Cette lecture lui apprit bientôt que pour être poursuivie avec fruit, elle devait être précédée de la prière à Dieu pour en obtenir l'intelligence, et comme mon ami y avait lu : « *Que de même que personne ne connaît ce qui est dans l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme; de même aussi personne ne connaît ce qui est en Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu;* » il en conclut qu'il devait demander à Dieu son Saint-Esprit pour lui faire comprendre sa Parole. Il le fit, et il vit bientôt ce livre s'éclaircir à ses yeux. Il lui semblait que chaque mot prenait un nouveau sens qui, jusqu'alors, lui était resté caché; et étant arrivé à comprendre pleinement *qu'il n'y a pas un seul juste, que tout homme fait le mal, que le salut est entièrement gratuit, et donné à l'homme par la foi en Jésus-Christ;* il accepta dans son cœur ces vérités telles qu'il les trouvait dans la Bible, et il reçut ainsi cette paix de l'âme que rien ne peut troubler ici-bas, et qui fera encore notre joie dans le ciel.

---

PARIS.

Librairie GRASSART, 3, rue de la Paix, et rue Saint-Arnaud, 4.